

Arts et scènes

Entailles et cicatrices couturent les créations de Miquel Barceló

Le Musée Barbier-Mueller fait se rencontrer des œuvres de l'artiste majorquin avec des objets tirés de ses collections sur le thème de la scarification.

Irène Languin

Genève connaît Miquel Barceló pour avoir orné, en 2008, le plafond d'une salle de conférences de l'ONU d'un spectaculaire océan de stalactites multicolores. On sait moins que durant son séjour dans la Cité de Calvin, une idée d'exposition collaborative avait germé entre l'artiste espagnol et feu le couple Barbier-Mueller, fondateur du musée du même nom.

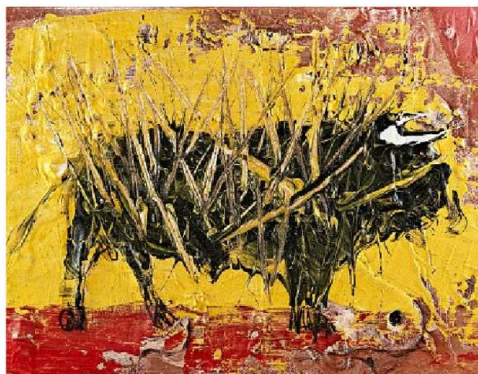
Le projet lancé il y a quinze ans par Laurence Mattet, ancienne directrice, a enfin abouti. Intitulé «Scarifications», l'accrochage propose un dialogue expressif entre un corpus d'une vingtaine d'estampes, céramiques, dessins et peintures du plasticien né à Majorque en 1957 et des artefacts des collections de l'institution vouée aux arts premiers.

Entailles, griffures, piqûres, coutures ou incisions servent donc de fil rouge à la présentation. «Les scarifications sont un leitmotiv tant dans la création de Miquel Barceló qu'à travers les pièces du musée», souligne Anne-Joëlle Nardin, sa responsable. Mais alors que le premier les entend comme un geste destructif sur les œuvres, qu'il travaille comme une chair, celles qui marquent les secondes relèvent de la tradition, de l'expression d'une pratique artistique ou rituelle, constituent des signes d'appartenance ou possèdent des vertus thérapeutiques ou érotiques.»

Rencontre féconde

La rencontre s'avère néanmoins somptueuse et féconde. Exposés par paires - l'artiste a plongé dans son corpus pour y opérer une sélection à laquelle le musée a répondu en effectuant un choix dans son propre catalogue - œuvres et objets offrent un jeu de correspondance saisissant, aussi bien par leur similitude esthétique que par leurs échos symboliques. Des affinités qui ne relèvent aucunement de la coïncidence, puisque l'artiste est un grand connaisseur de l'Afrique, où il a beaucoup voyagé; au début des années 90, il installe même une maison-atelier au Mali, en pays dogon.

Quel que soit le médium, Miquel Barceló aime à labouurer la matière, y creuser des sillons, la laissant comme blessée. Mêlant le geste du sculpteur et celui du



peintre, il n'hésite pas à faire dévorer ses œuvres par des insectes, à les déchiqueter ou à les consumer par le feu, comme le résume ce «Peintre brûlant ses tableaux» (pratique récurrente dans son parcours), un autoportrait datant de 1983. Sur du papier peint en noir, une silhouette a d'abord été déchirée puis recollée en plusieurs endroits avec des bandes à la façon de pansements. En regard de ce tableau, un vieux spécimen d'un masque bembé de la République du Congo porte une longue cicatrice d'agrafes métalliques, témoin d'une ancienne réparation.

Atteint de psoriasis, le plasticien espagnol s'est souvent représenté le visage grêlé. Ainsi de ce «Autoacupuntura 2», un faciès en céramique piqueté de trous, renvoyant à la maladie mais aussi aux moyens employés pour la soulager, soit l'acupuncture - il dit à présent la «traiter par le mépris». La pièce côtoie un récipient ovoïde en terre cuite couvert de piqûres conçu au Burkina Faso et utilisé pour contenir des médicaments: «Sa surface hérissée évoque l'écorce de baobab, arbre très prisé pour ses vertus médicinales», précise Anne-Joëlle Nardin.

Plus loin, il figure sa dermatose sur le papier de façon spectrale, avec une face sans bouche ni nez, à la manière de certains aliens («Masque psoriasis»). Un masque pendentif en coquillage réalisé



À «Banderillas», toile peinte par Miquel Barceló en 2018, répond un tabouret de femme anthropomorphe bwa du Burkina Faso en bois léger et laiton (en haut). On dirait les deux masques du bas faits de bois: c'est le cas de celui de gauche, évoquant la figure du singe et ouvragé au Cameroun, mais celui de droite, né de la main de l'artiste espagnol, est en céramique. MUSÉE BARBIER-MUELLER/STUDIO FERRAZZINI BOUCHET/MIQUEL BARCELÓ/ADAGP PARIS/LUIS LOURENÇO

entre 1200 et 1600 au sein des cultures amérindiennes du Mississippi tend à cette peinture un miroir étonnamment moderne. S'ils ne sont pas dépourvus d'humour, les physionomies et les êtres, chez Miquel Barceló, s'avèrent rarement rassurants, prenant souvent des traits grimaçants ou des atours de vanité.

Sacrifice et femme-tabouret

Une violence éloquente qu'on retrouve dans «Banderillas», une toile où s'affiche sur fond jaune et rouge comme l'Espagne un toro de corrida criblé de banderilles,

telle une bête sacrificielle. Apposée en couche épaisse, la peinture a été perforée à la meuleuse pour représenter les dards qui meurtrissent l'animal. À quatre pattes elle aussi, une femme-tabouret en bois et laiton venue du Burkina Faso, objet lié aux rituels des mariages traditionnels; le don de cet artefact à la promise consacrerait son statut d'épouse, obtenu après avoir manifesté sa soumission à sa belle-mère et aux autres femmes du foyer.

Certains renvois, enfin, s'amuse des formes et des matières. Tel ce masque

zoomorphe camerounais citant le singe, dont la surface rainurée converse avec les lignes gravées dans la céramique d'un visage ridé comme un arbre. Ou cette figure dogon, les bras levés pour en appeler à la pluie, qui semble mimer des créations écartelées - des poulets, selon l'artiste - tracées au pinceau sur une toile rongée par les termites.

«Scarifications», jusqu'au 21 avril au Musée Barbier-Mueller, 10, rue Jean-Calvin, tjtj 11 h-17 h.

Théâtre Saint-Gervais

«Quartet» explose les barrières pour mieux miner la guerre (des sexes)

Quels plus redoutables comédiens que le Vicomte de Valmont et la Marquise de Merteuil, que Choderlos de Laclos a pourtant couchés dans un roman épistolaire dix ans avant la Révolution française? Les «Liaisons dangereuses» dont ils tirent les ficelles ne tiennent-elles pas à la virtuosité de leurs doubles jeux? Avec l'inoxydable déclin moral des puissants et l'irréconciliable combat d'Éros et Thanatos, l'Est-Allemand Heiner Müller (1929-1995) avait clairement en ligne de mire la théâtralité des instigateurs libertins en composant sa pièce «Quartet» dix ans avant la chute du mur de Berlin.

Sans attendre, c'est l'Américain Bob Wilson qui s'est aussitôt emparé de la partition en 1980 (puis rebélote en 2006, avec Isabelle



Gilles Tschudi et Jeanne de Mont incarnent plusieurs personnages des «Liaisons dangereuses». CHRISTIAN LUTZ

Huppert), suivi notamment de Patrice Chéreau, d'Anne Teresa de Keersmaeker avec les TG Stan ou encore de Matthias Langhoff. Des jalons dramaturgiques auxquels la Genevoise Maya Bösch ajoute sa touche après avoir longtemps sinué autour de l'œuvre, elle qui avait amorcé sa carrière de metteuse en scène en montant en 1999 le «Hamlet Machine» du même auteur.

Élegant, charnel, crépusculaire, le style propre à sa Cie Sturmfrei se reconnaît dès l'abord, avec cette rigoureuse attention portée à l'emballage scénique. Derrière les grands pans de miroirs noirs concus par Thibault Vancraenenbroeck, s'enchaînent les rings successifs qu'une blancheur implacable nimbe de nuages, selon la vi-

sion de l'éclairagiste Victor Roy. Alternant avec la mate pulsation du désir, le créateur son Rudy Dece-lière fait résonner les portes d'un bunker d'outre-tombe. On frise l'érotisme glacé d'un Helmut Newton, l'onirisme métallique d'une rengaine new wave.

Jeanne de Mont, corsage et jean sombres, ainsi que Gilles Tschudi, corset également sous son manteau anthracite, font leur entrée en scène depuis la salle. Leurs corps, mais surtout leurs voix amplifiées se livrent une bataille sans issue, sans merci - cela qu'ils campent les venimeux Merteuil et Valmont du XVIII^e ou s'adressent à leurs reflets contemporains, qu'ils vainquent en prédateurs ou qu'ils capitulent en proie, qu'ils cèdent aux pulsions de vie ou de mort, qu'ils endossent des

rôles masculins ou féminins conformément ou non à leur propre sexe, qu'ils fulminent en français ou en allemand.

De la guerre au genre, nombreux sont les thèmes de «Quartet» qui font écho à notre actualité. Le parti pris de Maya Bösch consiste, après Müller, à les aborder en crabe: en commençant par intervertir identités, armes et langages en présence. Aucune trêve ne sera possible sans avoir incarné l'autre au préalable. La notion même de camp doit se torpiller en première ligne. Quitte à se faire sentencieux, la proposition, convenez-en, ne peut que subjuguier. **Katia Berger**

«Quartet», jusqu'au 21 janvier au Théâtre Saint-Gervais, www.saintgervais.ch